

Sur le pays tout entier la respectabilité étend son manteau de plomb... et l'homme qui l'emporte est celui qui sait adorer cette grande divinité avec la plus totale dévotion.

LESLIE STEPHEN,  
*Croquis de Cambridge (1865).*

La bourgeoisie... contraint toutes les nations, sous peine d'avoir à disparaître, d'adopter le système bourgeois de la production; elle les contraint d'introduire chez elles ce qu'elle nomme la civilisation, c'est-à-dire de devenir elles-mêmes des nations bourgeoises. En un mot, elle crée un monde à son image.

MARX, *Manifeste du Parti communiste (1848).*

LE deuxième entretien formel que Charles allait avoir avec le père d'Ernestina devait être beaucoup moins plaisant que le premier, bien que ce ne fût en aucune façon la faute de Mr. Freeman. En dépit de cette intime pensée que l'on trouvait parmi l'aristocratie beaucoup trop de bourdons inutiles, il demeurerait, dans les aspects extérieurs de son existence, ce que nous pourrions appeler un snob. Il tenait, autant qu'à la florissante réussite de ses affaires, à faire en tout

point figure de gentleman. Consciemment, il était persuadé de représenter le type parfait du gentleman; et peut-être était-ce seulement dans le souci obsessionnel de le paraître que l'on pouvait déceler une certaine incertitude secrète.

Ces recrues nouvelles accédant à la haute bourgeoisie se trouvaient dans une position assez embarrassante. Si, sur le plan social, ils se sentaient parfaitement intégrés, ils savaient fort bien qu'ils appartenaient encore au monde du commerce où ils demeuraient de redoutables protagonistes. Certains choisirent de dissimuler leurs véritables origines et (comme Mr. Jorrocks<sup>1</sup>) s'efforcèrent, en acquérant les propriétés, d'adopter les objectifs, les attitudes et les manies du véritable gentilhomme campagnard. D'autres — comme Mr. Freeman — visaient à une redéfinition du type social du gentleman. Mr. Freeman s'était fait construire une résidence dans les forêts de pins du Surrey, mais sa fille et son épouse y demeuraient beaucoup plus fréquemment que lui-même. Il était, à sa façon, un précurseur de ces gens riches de notre époque qui possèdent leur pied-à-terre — sauf qu'il se contentait d'aller y passer quelques fins de semaine — et rarement en dehors de la saison d'été. Et tandis que son homologue moderne s'éloigne de la capitale pour jouer au golf, pour planter des roses, pour s'adonner à la boisson ou à des amours illégitimes, les séjours de Mr. Freeman ne pouvaient en aucune façon être qualifiés de frivoles.

Affaires sérieuses et profit — ce sigle aurait pu lui servir de devise. Il devait la prospérité de ses affaires à la grande mutation socio-économique qui se produisit entre les années 1850 et 1870 — où allait s'affirmer la prédominance du magasin de vente par rapport à l'usine, et du consommateur sur le producteur. Cette première vague dans le sens du développement d'une

1. Personnage du romancier anglais Surtees.

société de consommation se révélait particulièrement bénéfique dans les balances de ses livres de compte; et par compensation — suivant ainsi l'exemple d'une génération antérieure de commerçants puritains qui préféraient pourchasser le péché plutôt que de chasser le renard — il était devenu, dans sa vie privée, d'un sérieux et d'une piété chrétienne irréprochables et peut être excessifs. Tout aussi bien que, de nos jours, certains de nos magnats de la finance collectionnent les œuvres d'art ou couvrent leurs profits d'un manteau de philanthropie, Mr. Freeman subventionnait fort décemment la société pour le Développement de la foi chrétienne (*Society for the Propagation of Christian Knowledge*) et quelques autres œuvres de charité militante. Par référence aux normes actuelles, ses employés et ses divers agents étaient pitoyablement logés et odieusement exploités, mais par rapport à celles de 1867, les établissements Freeman étaient à l'avant-garde du progrès et représentaient un modèle du genre. Lors de son entrée au Paradis, il aurait l'avantage de laisser derrière lui une main-d'œuvre exercée et satisfaite de son sort, et ses héritiers ne manqueraient pas d'en tirer profit.

C'était un homme grave et imposant, avec des yeux gris dont le regard avait une intensité surprenante et dont la clairvoyante astuce donnait l'impression à ceux qui devaient l'affronter de ne représenter qu'un produit manufacturé au rabais. Il écouta les nouvelles que lui rapportait Charles sans faire paraître la moindre émotion, bien qu'il accueillit la fin de son explication par une grave inclinaison du chef. Un silence suivit. L'entrevue avait lieu dans le bureau personnel de Mr. Freeman, à sa résidence de Hyde Park. On n'y pouvait déceler aucun indice de sa profession. Aux murs, d'imposantes rangées d'ouvrages aux épaisses reliures donnaient à l'atmosphère toute la solennité convenable. Un buste de Marc Aurèle (ou sinon,

s'agissait-il de Lord Palmerston dans sa baignoire ?) deux ou trois grandes estampes représentant des scènes assez imprécises — il était difficile de dire qu'il s'agissait de batailles ou de carnavaux, mais elles donnaient une impression de foules frustes et chaotiques qui devaient se situer à une très grande distance de leur présent environnement.

Mr. Freeman eut une petite toux pour s'éclaircir la voix, sans quitter du regard le cuir rouge ouvragé qui recouvrait sa table-bureau. Il semblait sur le point de prononcer un arrêt; mais il se contenta de déclarer :

« Voilà qui est très surprenant; très surprenant »

Un silence plus prolongé s'ensuivit, cependant que Charles ressentait autant d'amusement que d'irritation. Il se doutait bien qu'il n'échapperait pas à une copieuse dose d'imposante et paternelle solennité. Mais puisqu'il était venu lui-même la provoquer, il lui fallait bien supporter patiemment ce pénible silence et attendre une réponse plus explicite. En fait, Mr. Freeman avait réagi beaucoup plus en homme d'affaires qu'en gentleman, car la première pensée qui lui avait traversé l'esprit était que Charles venait le trouver pour réclamer un accroissement de la dot. Certes, il pouvait le faire très aisément, mais en même temps il lui avait paru que Charles pouvait fort bien avoir eu connaissance depuis longtemps du probable mariage de son oncle. Ce qui lui était particulièrement insupportable c'était que quelqu'un puisse le leurrer au cours d'une importante affaire — et celle-ci ne concernait-elle pas l'être qu'il chérissait par-dessus tout.

Ce fut Charles qui rompit finalement le silence.

« Ai-je besoin d'ajouter que cette décision soudaine de mon oncle a été pour moi également la plus grande des surprises.

— Naturellement. Naturellement.

— Mais il m'a paru que mon devoir était de vous en

informer aussitôt — et de venir le faire en personne.

— C'est parfaitement correct de votre part. Et Ernestina... est-elle au courant ?

— Elle a été la première à être informée. Elle est naturellement influencée par des sentiments d'affection dont je suis très honoré de pouvoir bénéficier. »

Charles hésita avant de chercher dans sa poche.

« Voici une lettre qu'elle m'a chargée elle-même de vous remettre. »

Il se leva et la déposa sur le bureau. Mr. Freeman la regarda de ses yeux perçants, mais à l'évidence préoccupés par d'autres pensées.

« Il vous reste un assez beau revenu, n'est-ce pas.

— Je ne puis pas dire que je vais me retrouver dans l'indigence.

— A quoi il vous faut ajouter la possibilité que votre oncle ne puisse pas avoir le bonheur d'être père d'un héritier.

— En effet...

— Et la certitude qu'Ernestina ne vient pas à vous sans être dûment pourvue.

— Vous vous êtes montré particulièrement généreux.

— Et un jour je serai appelé à l'éternel repos.

— Cher monsieur, je... »

Le gentleman avait triomphé, et Mr. Freeman se leva.

« Nous pouvons parler de ces choses-là entre nous. Et, mon cher Charles, avec vous je veux être très franc. Mon principal souci c'est le bonheur de ma fille. Mais je n'ai pas besoin de vous parler de la valeur que, en termes financiers, elle peut représenter. Quand vous m'avez demandé l'autorisation de solliciter sa main, ce qui, à mes yeux, constituait la meilleure des recommandations c'était que, dans cette alliance, il y avait de part et d'autre valeur mutuelle et respect mutuel. Vous m'assurez que le changement de

perspective qui vient de se produire est venu comme un coup de tonnerre. Seuls ceux qui n'ont pas votre rectitude morale pourraient vouloir découvrir là un motif plus bas. Voilà quel est mon unique souci

— C'est aussi très profondément le mien. »

Un nouveau silence suivit. L'un et l'autre savaient ce dont il était question : la crainte que ce mariage soit désormais l'occasion de calomnieux bavardages. On accuserait Charles d'avoir eu vent de la perte possible de ses espérances avant qu'il ait présenté sa demande. Ernestina serait moquée parce qu'elle verrait lui échapper ce titre qu'elle aurait pu par ailleurs si aisément acheter.

« Je ferais mieux de lire cette lettre. Excusez-moi, je vous prie. »

Il se saisit de son solide coupe-papier en or et ouvrit l'enveloppe. Charles s'approcha de la fenêtre et contempla la perspective champêtre de Hyde Park. Au-delà de l'alignement de voitures le long de Bayswater Road, il aperçut une jeune fille — apparemment une femme de chambre ou une vendeuse de magasin — qui attendait sur un banc, devant les grilles; et au moment même où Charles regardait, un soldat apparut dans son uniforme à parements rouges. Il salua et elle se tourna vers lui. Charles était beaucoup trop loin pour pouvoir distinguer l'expression des visages, mais la vivacité du mouvement indiquait qu'il s'agissait d'un couple d'amoureux. Le soldat prit cette main de femme et la pressa un instant contre sa poitrine. Ils échangèrent quelques paroles. Puis elle passa sa main sous le bras du soldat et ils s'en allèrent lentement en direction d'Oxford Street. Toute son attention absorbée par le spectacle de cette petite scène, Charles sursauta quand Mr. Freeman, la lettre à la main s'approcha de lui. Il souriait.

« Je pourrais peut-être vous lire ce qu'elle a ajouté en post-scriptum. »

Il ajusta ses lunettes cerclées d'argent.

« — Si vous avez le malheur d'écouter un seul instant les sottises que Charles va vous raconter, je vais me faire enlever par lui et nous filerons ensemble à Paris. »

Il leva les yeux sur Charles.

« Apparemment, elle ne nous laisse pas la possibilité d'une alternative. »

Charles eut un vague sourire.

« Mais si vous voulez avoir un peu plus de temps pour y réfléchir... »

Mr. Freeman posa la main sur l'épaule du très scrupuleux fiancé.

« Je vais lui dire que je la trouve encore plus admirable dans l'adversité que dans l'heureuse fortune, et je crois que le mieux serait que vous retourniez à Lyme au plus tôt.

— Je vous suis très reconnaissant...

— Je le suis plus encore à votre égard puisque ma fille est heureuse. Sa lettre n'est pas entièrement de ce ton frivole. »

Il prit Charles par le bras pour le ramener au centre de la pièce.

« Et mon cher Charles... (cette formulation n'était pas sans procurer à Mr. Freeman un certain plaisir) je ne vois aucune nécessité de serrer les cordons de la bourse, alors que le mariage à ses débuts représente toujours un moment difficile. Et si les circonstances... vous voyez ce que je veux dire.

— C'est trop aimable à vous.

— Ne parlons plus de cela. »

Mr. Freeman tira de sa poche un petit trousseau de clefs, ouvrit un tiroir de son bureau et y plaça la lettre de sa fille comme s'il s'agissait d'un précieux secret d'Etat — mais peut-être en savait-il plus long sur la discrétion des serviteurs que la plupart des grands bourgeois victoriens. Tout en refermant soigneuse-

ment le tiroir, il ne cessait pas de fixer ses regards sur Charles qui soudain éprouvait la désagréable impression de devenir lui-même un employé — quelqu'un qui avait toutes les faveurs de ce grand patron du commerce, mais dont il tenait d'une façon ou d'une autre à pouvoir disposer. Il devait bientôt en savoir plus. Après tout, l'amabilité de Mr. Freeman n'était peut-être pas simplement celle du gentleman.

« Puis-je profiter de ce moment, qui paraît opportun, pour vous entretenir en toute franchise d'un sujet qui me paraît vous concerner, vous-même et Ernestina ? »

Charles s'inclina poliment, mais pour un instant, Mr. Freeman parut avoir quelques difficultés à trouver les termes appropriés. D'un air embarrassé, il reposa le coupe-papier à sa place habituelle, et revint à la fenêtre qu'ils venaient à peine de quitter. Puis il fit demi-tour.

« Mon cher Charles, je crois que je puis me considérer en tout point comme un homme fortuné, sauf en ce fait... (Il baissa les yeux comme s'il s'adressait au tapis) que je n'ai pas de fils. »

Il s'arrêta de nouveau et dirigea sur son futur gendre un regard froid et pénétrant.

« Je me rends compte que vous devez avoir une certaine aversion pour le commerce. Ce n'est pas un métier de gentleman.

— Mais vous savez bien, monsieur, que ce sont là des objections hypocrites et fausses. Vous en fournissez vous-même un démenti éclatant.

— En êtes-vous bien persuadé ? Ou dois-je voir là encore quelque hypocrisie de votre part ? »

Les regards des yeux gris fer s'étaient fait soudain directs. Charles un instant demeura coi. Il ouvrit les mains.

« Je vois ce que n'importe quel homme doté d'in-

Intelligence peut voir. L'utilité du commerce. Le rôle essentiel qu'il joue dans notre pays...

— Je vous entends, et je crois entendre un de nos hommes politiques. Comment pourraient-ils s'exprimer autrement puisqu'ils savent bien que la prospérité du pays en dépend ! Mais vous plairait-il que l'on puisse dire de vous que vous êtes... dans le commerce ?

— La possibilité ne s'en est pas présentée...

— Mais supposez qu'elle se présente.

— Vous voulez dire que... je... »

Il comprenait enfin où son beau-père voulait en venir; et le beau-père, voyant sa stupéfaction, se hâtait de retrouver le ton du gentleman.

« Evidemment, je ne veux pas dire que vous devriez vous intéresser à la vie quotidienne de mon entreprise. C'est là le rôle de mes chefs de service, de mes employés, et de tout le personnel. Mais mes affaires ne cessent de s'étendre, Charles. L'année prochaine nous allons ouvrir de grandes succursales à Bristol et à Birmingham. Ce n'est qu'un commencement. Je ne puis encore vous offrir un véritable empire politique ou géographique; mais je suis convaincu que quelque chose de ce genre vous reviendra un jour à Ernestina et à vous-même. »

Mr. Freeman commença de marcher de long en large.

« Je m'étais gardé de vous parler de cela, alors qu'il paraissait clair que vous deviez vous consacrer à l'administration du domaine de votre oncle. Mais vous possédez de grandes qualités, de l'intelligence, de l'énergie, de l'éducation...

— Mais mon ignorance de tout ce que vous semblez vouloir suggérer est... disons, à peu près totale. »

D'un geste Mr. Freeman écarta l'objection.

« Des qualités comme la probité, l'aptitude à inspirer du respect, à savoir juger les hommes, sont beau-

coup plus importantes. Et je n'ai nullement l'impression que vous en êtes dépourvu.

— Je ne suis pas certain de bien comprendre votre suggestion.

— Je ne suggère rien dans l'immédiat. De toute façon, pour un an ou deux vous devrez songer à votre mariage. Pendant toute cette période vous n'aurez aucun besoin de soucis ou d'intérêts extérieurs. Mais si un jour vous estimez que vous pourriez... vous amuser à en savoir un peu plus long sur ce grand commerce dont vous hériterez un jour par l'intermédiaire d'Ernestina, rien ne pourrait me causer un plus grand plaisir... et à mon épouse également, devrais-je ajouter, que de stimuler cet intérêt.

— Moins que toute autre chose, je voudrais me montrer ingrat, mais... tout ceci me semble si peu compatible avec mes inclinations naturelles, les faibles talents que je puis avoir...

— Je suggérerais simplement une certaine forme d'association. En pratique, rien de plus contraignant pour commencer que quelques visites occasionnelles au bureau du personnel, afin d'avoir un aperçu très général de son fonctionnement. Je crois que vous serez surpris de connaître ce genre d'hommes que j'ai placés à des postes de responsabilité. Je suis certain que nul ne pourrait regretter de les mieux connaître.

— Je vous assure que mes hésitations ne se fondent nullement sur des considérations sociales.

— En ce cas elles ne peuvent venir que d'une trop grande modestie. Et là, mon cher, vous ne vous jugez pas à votre juste valeur. Le jour dont je vous parlais finira pas arriver... je ne serai pas toujours là. Évidemment vous pourrez disposer de ce que j'ai pu acquérir au cours de mon existence. Vous pourriez trouver d'excellents gérants, capables de le faire fructifier. Mais je sais de quoi je parle. Pour prospérer, une entreprise a besoin d'un chef averti, de même

qu'une bonne armée a besoin d'un bon général. Les meilleurs soldats du monde ne peuvent rien s'ils ne sont pas dirigés par quelqu'un qui sache organiser le combat »

Sous le premier choc de cette attrayante comparaison, Charles se sentit un peu dans la position de Jésus de Nazareth tenté par Satan. Il venait lui aussi de connaître un séjour dans le désert, et la proposition ne pouvait que lui en paraître plus tentante. Mais il était un gentleman, et les gentlemen ne peuvent pas entrer dans le commerce. Il chercha de quelle façon il pourrait bien exprimer cela, mais il n'y parvint pas. Dans une discussion d'affaires l'indécision d'un partenaire est un témoignage de faiblesse. Mr. Freeman saisit sa chance.

« N'espérez pas qu'un jour vous m'amènerez à reconnaître que nous descendons tous du singe. Cette idée me paraît blasphématoire. Mais j'ai beaucoup réfléchi à tout ce que vous m'aviez dit au cours de notre petite discussion. Je voudrais que vous me répétiez ce que vous disiez — voyons, à propos de votre façon de définir votre fameuse théorie de l'évolution. Une espèce doit se transformer... ?

— Afin de pouvoir survivre. Elle doit s'adapter aux changements qui peuvent se produire dans le milieu où elle se trouve.

— Parfaitement. De cela je crois que je suis convaincu. J'ai vingt ans de plus que vous. En outre, j'ai connu toute ma vie une situation où, si l'on ne s'adapte pas, et très vite, au goût du jour, il est impossible de survivre. On va à la faillite. Les temps changent. Vous le savez bien. Nous sommes au temps du progrès. Et le progrès, c'est comme un cheval fougueux. Si vous n'êtes pas capable de le conduire, il vous désarçonne et vous foule aux pieds. Le ciel me préserve d'insinuer que le fait d'être un gentleman ne fournit pas de bonnes et suffisantes raisons de vivre.

Mais Charles, nous sommes en un temps où des choses sont en train de se faire, des choses importantes. Vous pouvez dire que ces choses ne vous concernent pas; que vous êtes au-dessus de cela. Demandez-vous cependant si elles ne devraient pas vous concerner. Je ne vous propose pas autre chose. Réfléchissez à cela. Rien ne presse, et pour l'instant rien ne vous presse de prendre une décision quelconque. »

Il fit une pause.

« Mais j'aimerais que vous ne rejetiez pas cette idée de suite et a priori. »

Charles éprouvait un peu, à cet instant, l'impression d'être un article que l'on va déclasser ou mettre au rebut — en tout point une malheureuse victime de l'évolution. Les doutes qu'il avait autrefois éprouvés en ce qui concerne l'inutile futilité de son existence n'étaient que trop prompts à se réveiller. Il se rendait compte de l'opinion que Mr. Freeman avait de lui en réalité : il n'était qu'un oisif. Et que venait-il de lui proposer ? De gagner la dot de sa femme. Il aurait voulu faire montre d'une froideur discrète; mais au-delà de la véhémence, il y avait dans le ton de la voix de Mr. Freeman une certaine cordialité, une recherche de contact. Quant à l'impression qu'éprouvait Charles c'était comme si, après avoir vécu tous ces jours de son existence parmi d'agréables vallons boisés, il arrivait à présent en vue du plus éprouvant des déserts — et à la différence de notre ancien et célèbre Pèlerin<sup>1</sup> il n'apercevait, dans cette immense plaine que Devoir et Humiliation, et certainement ni Bonheur ni Progrès.

Il jeta encore un coup d'œil du côté de ces regards commerciaux, pénétrants et attentifs.

« J'avoue que cette perspective a un peu de quoi me confondre.

1. Allusion au livre célèbre *The Pilgrim's Progress* de John Bunvan. (N. d. T.)

— Je ne vous demande qu'une chose, c'est de bien vouloir y réfléchir.

— Naturellement. Il n'est pas douteux que je vais y réfléchir très sérieusement. »

Mr. Freeman s'avança pour ouvrir la porte.

« Je crains, dit-il en souriant, que vous n'ayez encore une épreuve à subir. Mrs. Freeman nous attend, et elle brûle d'envie de connaître les derniers potins de Lyme. »

Quelques instants plus tard, les deux hommes parcouraient un large corridor, conduisant à l'imposant palier qui dominait le hall d'entrée de la résidence. Tout y avait été arrangé selon le meilleur goût de l'époque. Pourtant, tandis qu'ils descendaient ensemble le grand escalier gardé par un valet de pied immobile, Charles se sentait profondément déprimé : un lion qui sent autour de lui les barreaux d'une cage. Tout à l'improviste lui montait à la gorge un regret passionné de Winsyatt, de ses vieilles peintures, de son mobilier démodé, ses coutumes, sa sécurité, son savoir-vivre. Cette théorie même de l'évolution, dans l'abstrait si passionnante, semblait soudain, dans la pratique, se charger d'une vulgarité ostentatoire, autant que ces colonnes corinthiennes, fraîchement décorées, qui encadraient la porte d'entrée devant laquelle Charles, accompagné de son bourreau, s'était arrêté un instant...

« Monsieur Charles Smithson, madame. » Ils entrèrent.